

Clara Michelson

(1881-1942)

ENFANT JUIF DE L'EST

(Jüdisches Kind aus dem Osten)

Traduit de l'allemand par Hélène Ericke, 2020

L'ARBRE ET L'OISEAU

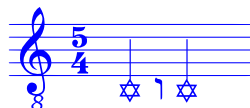
(Der Baum und der Vogel)

+

Sheet music

The Song Of The Bird

for classical guitar



© 2020 Musikverlag Ulrich Greve
Musikverlag Ulrich Greve, Keßlerstr. 14, D-90489 Nürnberg
Website: <http://ulrich-greve.eu>
UG 1163 (eBook)
UG 1164 (Paper book)

ENFANT JUIF
DE L'EST
DE CLARA MICHELSON

Traduit de l'allemand par Hélène Ericke

BERLIN 1936

En mémoire de ma nièce Sylvia

Voici deux cercles issus de l'univers du judaïsme oriental :

Le cercle de « l'apprentissage » qui surplombe sur le difficile quotidien des humains, qui les aspire avec toute leur âme, tout leur être, et qui, à un moment donné, en choisit un dont la conception de la divinité dépasse le sentiment des masses – un enfant peut être, choisi pour devenir un martyr et un vainqueur : le cercle autour de l'enfant Chaim.

Et l'autre, le cercle de la misère et de son combat pour la vie – « un repas copieux, une pièce chaude en hiver » – le cercle diffus qui semble éternellement fermé sur lui-même, qui impitoyablement empêche les humains de se surpasser et, avec son « caractère secret », jette une ombre en ricanant sur toute lumière qui veut s'offrir à eux : le cercle autour de l'enfant Aisik Ormermann.

LE PREMIER VOYAGE D' AISIK ORMERMANN

Aisik Ormermann était visiblement satisfait de son existence. Il suffisait de le regarder d'une manière amicale pour qu'un large sourire chaleureux se forme immédiatement sur son visage lumineux aux nombreuses tâches de rousseur. Selon lui, il allait parfaitement bien. Le spacieux logement en sous-sol, humide et sombre, lui apparaissait douillet et confortable à tous les égards. On accédait dans l'atelier de reliure de son père par la longue et étroite cuisine. Derrière se tenait la pièce où tous couchaient : le père, la mère, Aisik et les cinq frères et sœurs. La cour, qui était entourée de hauts bâtiments en pierre, était pleine de mouvements et de bruits et offrait beaucoup de distraction. À travers les fenêtres du logement en sous-sol, on pouvait voir les jambes des passants, ce qui était très amusant. En tant que cadet, Aisik jouissait d'une position privilégiée à tous les égards, aussi bien auprès du père que de la mère, et le fait d'être avec lui ou avec elle avait son charme particulier. L'influence dérangeante des cinq frères et sœurs aînés était presque nulle car, tôt le matin, on les expédiait à l'école, au jardin d'enfants et à la garderie, et ils ne rentraient à la maison, nourris et nettoyés, que le soir.

Tout cela était l'œuvre de la mère, Chaje la rousse. Elle était l'élément moteur de la famille. Et il ne fait aucun doute qu'Aisik aurait été placé dans une crèche si elle n'avait pas eu besoin de lui pour ses affaires. Le simple fait qu'elle, la grande et rousse Chaje, qui n'avait aucune éducation, avait plu à un homme tel que PeiBel Ormermann était révélateur de sa détermination sans faille, même si, mille fois déjà, elle lui avait reproché sa paresse et son laisser-aller car il ne progressait pas avec son atelier de relieur et ses revenus ne suffisaient pas à faire vivre la famille. Car même si PeiBel Ormermann n'était qu'un pauvre prolétaire de banlieue, mal rasé et mal habillé, on sentait tout de suite qu'il ne manquait pas de charme masculin. Dans des conditions de vie plus favorables, il serait certainement devenu un gentleman aux manières élégantes et agréables, un bon vivant faisant preuve de goût qui aurait convenu à bien d'autres femmes qu'à la décharnée Chaje.

Aisik aimait être seul avec son père à la maison, lorsque la mère vaquait à ses affaires. Le père était alors gai et bavard, il travaillait avec beaucoup de soin à de belles reliures, il disait que c'était un plaisir de faire de si belles choses, mais que les plus simples et les plus laides étaient généralement les plus rentables. Il mettait aussi de l'ordre dans le logement, recollait de la vaisselle cassée ou des pieds de chaise bancals tout en chantant toutes sortes de chansons qu'Aisik écoutait toujours avec le même plaisir et que, souvent, il accompagnait par des fredonnements rauques. Il connaissait déjà même assez bien ses deux chansons préférées pour pouvoir les interpréter sans l'aide de personne. C'était :

Chaînette, perles, drapeau en or !
Le Messie, fils de David, est assis dessus.
Il tient un gobelet dans sa main droite.
Il porte une bénédiction sur la terre.
Amen et amen, une seule chose est vraie.
Le Messie viendra cette année même !

et

Neuvième jour d'av est jour de noces,
Il n'est venu personne.
Jeune garçon et jeune servante
Se sont dit oui.
Arrive alors Elinke
Avec sa barbichette
Danse et saute
Comme un chien fou.

Quand la mère rentrait, leur intimité cessait. Elle n'accordait aucune importance à des choses aussi inutiles que le chant et les belles reliures qui ne font pas rentrer d'argent. Le père devenait grincheux et taciturne, cessait toute activité et se retirait dans un coin.

Mais être seul avec la mère était également agréable. Il émanait d'elle une force et une sérénité qui faisaient qu'on se sentait soi-même plus fort et plus serein. Cependant, elle était souvent absente. Quand Aisik était tout petit, elle l'emmenait avec elle lors de ses sorties. Le matin, elle vendait des citrons et du raifort devant les halles du marché et l'après-midi, elle arrêtaient les élégantes dames dans la rue et leur demandait : « On fait affaire, Madame ? Des vieux vêtements ? Du linge ? » Parfois, la question portait ses fruits. Alors, tous les deux, la mère et Aisik, pénétraient dans une riche maison ; dans la cuisine, on leur donnait les restes d'un repas et ils repartaient avec un baluchon de vêtements.

Dernièrement, Aisik avait été à nouveau autorisé à accompagner la mère. Elle avait rejoint une guilde qui, bien qu'elle n'ait été confirmée par aucune loi, se considérait néanmoins comme une société strictement fermée qui s'opposait à l'intrusion de nouveaux membres en appliquant le droit du plus fort. C'était la guilde des mendiants qui se tenaient à l'entrée du cimetière juif. Elle se composait de femmes maigres au corps tordu, aux paupières rouges et enflammées et au visage pâle et négligé. De nombreux vieillards et des jeunes hommes infirmes les accompagnaient. Cette guilde se jetait sur les victimes les mains tendues, poussant des cris stridents et proférant des bénédictions, de sorte que ces dernières, effrayées, saisissaient la première pièce de monnaie venue pour se débarrasser des sinistres attaquants. Chaje Ormermann n'avait réussi à pénétrer cette communauté inaccessible que grâce à sa volonté tenace. Les forces unies de ladite association n'avaient pas pu résister à sa voix haute et puissante, à ses longs bras qui enlaçaient si habilement les victimes ; si fait qu'après s'être défendus vainement, les mendiants n'eurent plus rien d'autre à faire que d'accepter Chaje Ormermann. Elle faisait belle figure parmi eux, décharnée et rousse comme elle l'était, avec ses yeux verts envoûtants, le rouquin Aisik dans ses bras. Il apparut vite que les revenus étaient plus abondants depuis que la rousse Chaje participait à la prise d'assaut des victimes et des visiteurs silencieux du cimetière.

C'est ainsi qu'Aisik apprit à connaître la vie depuis le mur du cimetière qui séparait le royaume des morts de celui des vivants ; et plus le nombre de ceux qui passaient d'un royaume à l'autre augmentait, plus le repas pris à la maison était copieux, plus la pièce était chaude en hiver.

Certains mendiants avaient des parents en ville. Ici, à la porte du cimetière, ils se vantaient de cette noble parenté et la maudissaient en même temps parce qu'elle ne voulait rien savoir d'eux, qui étaient dans la misère, ou parce qu'elle refusait de les soutenir suffisamment. Ces discours et ces considérations idéologiques, Aisik les entendait dans les bras de sa mère, à la porte du cimetière.

Le garçon se portait bien. Il grandissait et prenait du poids à vue d'œil, et déjà la rousse Chaje songeait à le placer prochainement dans une maison de charité, tout comme ses frères et sœurs, et, plus tard, à emmener avec elle la nouvelle géniture dont elle attendait l'arrivée. Par hasard, elle entendit parler d'une colonie de vacances nouvellement créée dans une belle région boisée ; comme elle n'était pas femme à laisser passer une occasion, elle décida d'y obtenir une place pour son Aisik. Et elle parvint à ce qu'elle voulait.

Aisik ne pressentit rien de bon quand, un soir, la mère lui fit sa toilette comme cela avait été rarement le cas. À la porte du cimetière, il valait mieux avoir l'air misérable et négligé. Mais pour la colonie de vacances, il fallait être peigné et lavé proprement. Tout ce qu'il y avait de mieux en vêtements et en linge, progressivement accumulés grâce aux cadeaux reçus, fut sorti des armoires et ficelé en un paquet. Tôt le lendemain matin, un Aisik bien habillé apparut dans les bras de la mère. Mais ils ne se rendirent pas, comme à leur habitude, à la porte du cimetière. Ils prirent le chemin qui menait à la ville, à la gare, où les trains entraient et sortaient tels d'énormes serpents en bois articulés.

Il se tenait là debout sur le long quai venteux, à côté de sa mère et à côté d'autres enfants et de leurs mères. Haletant et sifflant, le train entra en gare – vu de près un monstre horrible. Aisik eut à peine le temps de réaliser ce qui se passait que déjà, il sentit des mains fortes le saisir et le soulever dans le train. La mère eut juste le temps de lui remettre le paquet de linge et de vêtements et la nourriture pour le voyage.

La locomotive émit un sifflement court et strident. Aisik se trouvait dans une pièce où se tenaient de nombreux bancs clairs et qui s'ébranlait étrangement. Il était assis en face d'une femme qu'il ne connaissait pas, entre deux enfants qu'il ne connaissait pas. Inquiet, il se leva pour regarder par la fenêtre, voir où était la mère. Là, il remarqua quelque chose de tout à fait incompréhensible. Ce n'était pas le train qui s'était mis en marche, ni la pièce avec ses bancs clairs dans laquelle il avait été poussé, mais la gare elle-même – d'abord doucement, puis plus rapidement et toujours de plus en plus vite. Les piliers étaient en marche, les gens, tous les wagons sur les rails étaient en marche, le sol était en marche et emmenait les gens avec lui et, ce qu'il y avait de pire, emmenait la mère avec lui. Elle avait retiré son foulard vert de ses cheveux roux flamboyants, l'agitait pour lui faire signe et s'éloignait de plus en plus. La marche devint une course – jamais auparavant Aisik n'avait vu les choses se déplacer à une telle vitesse. Les maisons grandes et lourdes, les clochers d'église filaient à toute allure, tout comme les arbres et les poteaux télégraphiques. Une horreur sans limite s'empara du petit garçon, perdu dans l'inconnu. Il

se sentait trompé et trahi, banni de sa famille et de toute sécurité, abandonné à des puissances étrangères monstrueuses. Et le pire : la mère était impliquée là-dedans. La mère ! La personne qui lui était la plus proche et en qui il avait le plus confiance, si ce n'était en Peißel, le père. Elle l'avait abandonné et s'était enfuie, avec les piliers, les rails, le sol entier et les autres mauvaises mères.

L'étrangère assise en face de lui était aimable. Bien qu'il soit récalcitrant, elle l'avait attiré sur ses genoux avec de bonnes paroles. Mais il ne voulait rien savoir d'elle. Il s'opposait à l'environnement hostile dans lequel on l'avait introduit méchamment et sournoisement. Il se défendait contre l'étrangère avec les seuls moyens dont il disposait : en gigotant et en hurlant.

La femme montrait du doigt le monde qui filait à toute allure :

« Regard, Aisik ! Cette fenêtre est remplie des plus beaux jouets ! Ici, un homme avec une petite voiture. Là, une fillette en rouge avec un garçonnet en bleu. Attrape bien vite la petite voiture, la fillette et le garçonnet ! Quel drôle de chapeau il porte ! Et maintenant, regarde, une petite ville avec un joli clocher pointu. Elle est exposée à la vue de tout le monde ! ... »

Aisik détournait la tête et n'arrêtait pas de brailler et de regimber contre la femme. La pièce cessa enfin de bouger. On descendit et on porta Aisik, qui criait et se tortillait toujours, dans une forêt parfumée. Un vent chaud de printemps soufflait. Des oiseaux chantaient. Il entra dans une maison ensoleillée, dans des pièces lumineuses aux rideaux blancs. Du lait fumant et des petits pains blancs étaient posés sur la

table. On lui procurait des soins chaleureux. Mais tant qu'il estimerait avoir été enlevé du seul univers où il se sentait chez lui, Aisik ne pourrait pas rester en paix. Les femmes, ici, pouvaient bien chercher à lui plaire autant qu'elles le voulaient, il ne faisait pas confiance à leur gentillesse. Il ne faisait plus confiance à personne ni à rien, car celle en qui il avait eu le plus confiance l'avait trahi.

Le rouquin Aisik à l'humeur toujours gaillarde était devenu méchant et sinistre, rempli d'hostilité à l'égard des grands et des petits. Là où c'était possible, il se vengeait des souffrances qui lui avaient été infligées. Aucun jeu, auquel il prenait part, ne se déroulait sans heurts. Il se battait soudainement sans raison apparente. Il déchirait et brisait ce qui appartenait aux autres enfants qui le craignaient et cherchaient à se débarrasser de lui partout où cela leur était possible. Et lui-même ne profitait pas dans le bon air de la forêt, au milieu des chants et des conversations joyeuses. Il devint maigrichon et pâle, ne voulant ni manger ni boire. On ne pouvait rien obtenir de lui et on décida de le renvoyer d'où il était venu et de donner sa place à un enfant qui ne s'opposerait pas aux bienfaits de la colonie de vacances.

C'est ainsi qu'Aisik remonta dans le monstre haletant et sifflant, dans la pièce en mouvement où se tenaient les nombreux bancs clairs, beaucoup plus tôt que la rousse Chaje ne l'espérait ; et le monde extérieur se remit de nouveau en marche, au lieu que ce soit le train qui se mette en marche. Mais cette fois-ci, Aisik ne se plaignait point. Puisse-t-il s'enfuir à toute vitesse, le monde qu'il détestait, s'enfuir à toute vitesse avec ses oiseaux, ses arbres, ses forêts, ses hommes et ses animaux. Il ne verserait pas une seule larme pour lui. Si seulement

l'autre monde revenait, celui qu'il connaissait, qui le rassurait, le seul bien-aimé, avec la rousse Chaje et le beau Peißel, avec les cinq frères et sœurs qui partaient tôt le matin et rentraient tard le soir de l'école, de la garderie et du jardin d'enfants, le monde avec la guilde des mendiants à la porte du cimetière ! Il regardait par la fenêtre d'un regard tendu, les lèvres serrées, pressant son nez émoussé contre la vitre sale et poussiéreuse, et l'espoir s'insinuait dans son cœur. C'était comme si les choses revenaient, comme si le même jouet réapparaissait, présenté sur un plateau, la même rivière, la même petite ville avec le beau clocher pointu. Et enfin, après le passage de prés et de champs, après celui d'arbres et de poteaux télégraphiques, une grande ville avec de hauts clochers d'église et de larges rues apparut. C'étaient *ses* clochers et *ses* rues. Il les reconnaissait. Maintenant, tout allait s'arranger. Sa crispation se dissipa, l'ancien grand sourire apparut aux coins de sa bouche, encore dubitatif, puis il prit lentement forme sur sa figure pâle et émaciée. Les piliers qu'il connaissait se rapprochaient, le hall de la gare se rapprochait. La pièce, en mouvement jusqu'alors, s'immobilisa. Aisik fut soulevé et porté à l'extérieur ; et la rousse Chaje se tenait là, comme jadis, presque inchangée, peut-être seulement un peu plus ronde, avec le même foulard vert sur ses cheveux roux flamboyants. Elle lui tendit les bras, l'accueillit comme elle l'avait toujours fait dans ses souvenirs, et il comprit : d'une certaine manière, il y avait eu un problème, une erreur quelque part, et la seule vérité était que la rousse Chaje lui appartenait plus qu'à tout autre, plus qu'au père et plus qu'aux cinq frères et sœurs.

Aisik était donc de retour chez lui, dans le logement en sous-sol sombre. On voyait les jambes des passants à travers les vitres des fenêtres. L'air était terne et vicié. Mais tout était bien comme c'était. Il dévorait du pain noir sec et du lait froid avec un appétit vorace. Le père était joyeux et ouvert quand la rousse Chaje était absente, et il chantait les chansons préférées d'Aisik :

« Chaînette, perles, drapeau en or !
Le Messie, fils de David, est assis dessus. »
et
« Neuvième jour d'av est jour de noces,
Il n'est venu personne. »

Et la mère décida qu'après tout, il serait bien de retourner au cimetière avec Aisik. Celui-ci marchait en tenant la main de la mère d'un sourire satisfait. Sa confiance dans l'existence, dans son existence, était rétablie.

LA VIE DE L'ENFANT CHAIM

I.

Dieu avait eu pitié du chapelier Baruch Hotz. Un fils qui récite le Kaddish lui était né dans la nuit de Yom Kippour. C'était bon signe que la naissance ait eu lieu une telle nuit. Désormais, Baruch Hotz pouvait dormir tranquille : il y avait là quelqu'un qui perpétuerait son nom et prierait pour son âme après sa mort. Son mariage avec la bonne Rachel, la fille du Rebbe de Welischki, comptait maintenant dix années. Elle avait déjà donné naissance à deux garçons, mais Dieu les avait rappelés à Lui peu après leur naissance, et les deux filles Esther et Raja ne convenaient pas. Elles étaient en vie et prospéraient, mais elles ne l'auraient pas sauvé du danger de mourir sans avoir un fils pour dire le Kaddish.

Baruch Hotz voulait protéger ce fils comme la prune de ses yeux et suivre tous les conseils qui contribueraient à préserver une vie humaine. Il dérogea à la coutume de donner à l'enfant le nom d'un défunt et lui donna le nom d'un vivant, celui du pieux Rabbi Chaim de

Welischki. Il était un exemple à suivre, son nom jouissait d'une grande réputation et reliait plus étroitement le nouveau-né à la vie que ne l'aurait fait le nom d'un défunt. Et ce serait une Brit Milah comme la petite ville n'en n'avait pas souvent vu. Il ne voulait pas lésiner sur les conserves et le gâteau au miel, ni sur le schnaps pour arroser les sucreries, et les invités seraient gais et danseraient car un fils qui dit le Kaddish était né chez le chapelier Baruch Hotz.

Cependant, une goutte d'amertume vint se mêler à la joie. La fête de la circoncision dû être reportée de trois mois entiers. Le mohel refusait d'effectuer la petite opération, aussi inoffensive qu'elle puisse paraître. L'apparence de Chaim le préoccupait. Sa tête était beaucoup trop grosse pour son petit corps menu et court, et de son visage pâle et ridé, deux grands yeux sombres regardaient d'un air étrangement triste et douloureux. La Brit passée, le garçonnet fut souvent malade et parfois si faible qu'on craignait qu'il ne suive ses frères dans l'autre monde. Mais ce petit corps misérable et mal formé faisait preuve d'une volonté de vivre étonnamment forte. Le garçonnet ne criait presque jamais et ne souriait pas non plus. Il donnait aussi peu de fil à retordre qu'on pouvait l'attendre d'un nourrisson. Il ne demandait pas de nourriture, sauf quand on lui en offrait. Il restait constamment allongé, comme s'il savait qu'il ne devait pas imposer à ce corps faible le moindre effort inutile. Souvent, on ne savait pas s'il dormait ou s'il gardait les yeux fermés uniquement par lassitude. On le voyait souvent allongé, immobile pendant des heures,

les yeux fixés sur un objet ou une personne. Il commença beaucoup plus tôt à parler qu'à marcher, mais il ne disait que ce qui était absolument nécessaire ; on était toujours surpris de voir à quel point ce qu'il disait était réfléchi et pertinent. Ce n'est qu'à l'âge de quatre ans qu'il sut vraiment marcher. Avant cela, il se contentait de ramper sur le sol, d'avancer en se tenant aux murs et de déplacer avec précaution le petit corps qui lui causait déjà tant de douleurs. Et tandis qu'il rampait ainsi dans la pénombre de la pièce semi-obscur, où aucun rayon de soleil ne pénétrait jamais, il élaborait des plans et des projets, soit pour atteindre un objet, soit pour fabriquer quelque chose. Il se cherchait également un petit coin entre les meubles depuis lequel il pourrait travailler sans être dérangé à la fabrication d'un jouet, avec des rustines, des lambeaux et toutes sortes d'autres restes sortis de l'atelier du chapelier. De temps à autre, il franchissait avec précaution, avec beaucoup de précaution, le seuil surélevé de la porte d'entrée, plaçait une jambe menue sur la large surélévation, aidait son corps à suivre en s'appuyant sur ses mains, ramenait sa deuxième jambe menue par-dessus la surélévation et se tenait enfin dans la rue sale et mal pavée de la petite ville juive lituanienne, étonné et méditant sur tant de vie et d'étendue.

Les voisins ne voyaient pas d'enfant lorsqu'elles entraient dans la pièce où se tenait la mère. Elles secouaient la tête en signe de surprise et demandaient : « Où est donc Chaim ? »

Ce n'est que lorsque leurs yeux s'étaient habitués à la pénombre qu'elles distinguaient sur le sol une créature qui se déplaçait lentement et silencieusement.

Certaines disaient : « Quelle chance vous avez ! Il ne vous donne pas de fil à retordre. Ce que nos enfants nous font supporter ! Comme ils sont exigeants ! Que Dieu leur accorde une longue vie ! »

D'autres se taisaient et murmuraient pour elles-mêmes : « Que Dieu nous épargne un tel garçon ! Est-ce un tsadik ou un imbécile ? »

Le chabbat apportait un léger changement dans l'uniformité des jours ordinaires. La veille du jour de repos, à la tombée de la nuit, la mère posait une nappe propre sur la table, allumait deux bougies, tournait les paumes de ses mains vers la lumière et priait. Le père fermait son petit atelier installé dans la pièce claire en bord de rue plus tôt que les autres jours, se lavait, brossait sa barbe rousse et mettait sa belle et longue veste noire que la mère avait soigneusement préparée ; il était beau et solennel. Il sortait le talit et se rendait à la synagogue. – Les deux grandes sœurs Esther et Raja étaient, elles aussi, plus soignées et plus sereines. Leurs voix fortes, bavardes ou criardes, tourmentaient moins que d'habitude les oreilles sensibles de Chaim. Le lien était établi avec un autre monde mystérieux. Chaim devenait encore plus silencieux, les rides de son visage se creusaient et ses yeux sombres au regard douloureux s'élargissaient et brillaient plus encore. Tout son corps aspirait à l'autre être mystérieux. Cet être s'appelait Dieu, et sa petite âme désemparée gravitait autour de Dieu. Le père rentrait de la synagogue, se lavait les mains, s'asseyait à la table où reposaient le vin et les pains blancs tressés et faisait le Kiddouch.

Chaim l'écoutait réciter solennellement et mélodieusement les paroles – tous les vendredis soir les mêmes paroles. Il les retenait. C'étaient des paroles magnifiques, pleines d'un sens profond, qui concernaient l'autre, l'être étranger. Il ne connaissait pas leur signification exacte, mais il ne posait pas de questions à leur sujet. Il n'osait pas toucher au secret du monde merveilleux comme il le faisait en manipulant prudemment, très prudemment, tous les objets avec ses petits doigts fins et délicats.

II.

Chaim avait cinq ans lorsque sa vie calme et tranquille fut interrompue par un événement inattendu. Déjà quelque temps auparavant, une agitation secrète et indéfinie s'était faite sentir dans la maison, comme si quelque chose se préparait, que l'on avait peur de regarder en face. Les voisines entraient dans la pièce plus souvent que d'habitude et chuchotaient avec la mère et entre elles. Elles déplaçaient la commode, les lits et les armoires. Malgré tous les efforts de Chaim, il ne parvenait pas à saisir le sens de ce réaménagement.

La mère semblait gauche et négligée. Ses vêtements pendaient sur son corps, larges et désordonnés, son visage était pâle et ses traits allongés. Le père avait des mouvements distraits, s'arrêtait en plein milieu de la prière ou se hâtait soudainement de la dire. Aucun des détails les plus fins n'échappait à Chaim.

Un après-midi, alors qu'il était assis sur le sol dans son coin habituel, essayant de transformer des bouts de ficelle et du carton en un avion, la mère appela le père qui sortit précipitamment de l'atelier et, toute excitée, lui murmura quelque chose.

Immédiatement, le père saisit Chaim et le porta sans aucune explication chez la voisine Basse, qui prenait la part la plus active et la plus fiable à la vie de la famille Baruch Hotz. La brune Basse au visage étroit et parcheminé et aux yeux enfoncés et brillants maîtrisait l'art rare de gagner la confiance des gens, riches et pauvres, peu de temps après avoir fait leur connaissance. De tous, elle connaissait les préoccupations et les souffrances secrètes, et chacun se séparait d'elle avec le sentiment qu'il existait entre eux une amitié et une compassion bien particulières. Elle avait ses grandes et ses petites entrées chez le médecin de la petite ville, le pharmacien, le riche marchand de grains et aussi chez le pauvre chapelier, le tailleur, le boucher. Chaque fois que quelqu'un avait besoin d'aide, elle se présentait au bon moment, parce qu'elle savait tout sur tout le monde et parce que personne ne savait mieux qu'elle mettre la main à la pâte.

Il n'y avait qu'auprès de Chaim qu'elle n'avait pas de succès. Ses efforts continus pour le faire parler échouaient entièrement. Il ne touchait à rien des délicieux mets qu'elle lui présentait, ni aux palets de pain d'épice parfumés, fabriqués à base de pâte au miel, ni aux radis en conserve qui, à la maison, étaient son plat préféré. Il considérait plutôt ce séjour forcé chez Basse, l'amie de tout le monde, comme un terrible dépouillement intérieur. Pour la première fois, il était chez elle sans la mère derrière laquelle il pouvait si facilement se cacher des questions et des demandes pressantes.

L'heure à laquelle il allait habituellement se coucher avait déjà sonné lorsque le père, le visage rouge et les cheveux ébouriffés, entra pour voir ce qu'il faisait. Il ne dit pas un seul mot au sujet de la mère, et Chaim – ayant le sombre soupçon que l'agitation secrète indéfinie était en rapport avec elle – n'osa pas poser de question.

La pièce commença à se remplir dans la soirée. Des voisins, des connaissances firent un saut pour prendre les nouvelles du jour, donner le bonjour, chercher consolation auprès de la brune Basse ou tout simplement pour faire la causette avec elle. Chaim était caché entre le lit et la commode, où il était le moins exposé aux regards étrangers, et la pièce, remplie de mouvements, de bruits, d'odeurs et d'émanations, faiblement éclairée par la lumière vacillante d'une lampe suspendue, prit un aspect lointain et irréel où se mêlaient des constructions imaginaires confuses et effrayantes. À moitié endormi, il vit la porte s'ouvrir et une femme portant un grand tablier bleu entra. Au même moment, un cri aigu et soutenu traversa l'embrasure de la porte. Il sembla à Chaim qu'il connaissait la femme au tablier bleu, comme s'il l'avait déjà vue en rêve il y a longtemps. Elle se précipita sur Madame Basse et chuchota avec elle. Ensuite, tous les tiroirs qui se trouvaient dans la pièce furent ouverts et laissés tels, et comme si elle avait ainsi rempli sa mission, la femme au tablier bleu disparut aussi vite qu'elle était venue. Une fois de plus, lorsque la porte s'ouvrit, on entendit le même cri, mais

les personnes présentes dans la pièce firent comme si elles n'avaient rien entendu. Chez le petit garçon, l'impression d'événements inhabituels et d'attente impuissante se fit encore plus forte.

La fatigue le submergea et, accroupi entre le lit et la commode, il s'endormit. Il était dans une grande prairie verte. La mère l'appelait, mais il n'arrivait pas savoir où elle se tenait, et cela le tourmentait. Finalement, il la découvrit de l'autre côté d'un fossé sombre et étroit. Il essaya de sauter par-dessus, mais tous ses efforts échouèrent. C'était comme si une force invisible le retenait. La mère l'appelait de façon plus pressante. Soudain, le fossé se dressa, et ce n'était plus un fossé du tout. C'était un serpent énorme qui se faufilait et dont la terrible mâchoire ouverte dardait sa langue dans sa direction. Il se réveilla et regarda autour de lui avec peur. Il se trouvait de nouveau dans la pièce de la brune Basse. La flamme de la lampe à pétrole vacillait. Il faisait froid. Quelques personnes étaient encore assises là et sirotaient du thé chaud. Il aurait aussi aimé boire du thé et manger quelque chose ; de nombreuses heures s'étaient écoulées depuis le dernier repas. Mais il savait : si la brune Basse lui offrait quelque chose, il le refuserait tout comme avant. À ce moment-là, la porte s'ouvrit et le père entra en coup de vent ; on aurait vraiment dit que les longues basques ondulantes de son habit le portaient. Ses cheveux et sa barbe rougeâtre étaient encore plus ébouriffés qu'auparavant. Il soufflait fort et portait maladroitement dans la paume de sa main gauche des tranches de pain noir recouvertes de saucisse. Chaim prit la saucisse, mangea le pain en premier et se réserva la garniture pour un plaisir particulier. Tout en mâchant, il pria le père :

« Ramène-moi à la maison ! » Mais le père détourna son regard et dit d'une voix à peine audible : « Bientôt, avec l'aide de Dieu. », et il se hâta de sortir.

Ce n'est qu'à midi le lendemain que Chaim fut autorisé à retourner auprès de la mère. Intimidé, il restait sur le seuil de la pièce. Il avait dû se produire quelque chose. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Il était rempli d'anxiété. Il n'osait pas approcher. La mère était allongée dans le lit, pâle, les cheveux peignés en arrière. Elle tenait un long paquet blanc qu'elle pressait tendrement contre sa poitrine. Elle souriait faiblement à Chaim. La femme au grand tablier bleu était assise sur le rebord du lit, imposante, importante, et regardait attentivement le paquet. La femme ne plaisait pas à Chaim. Elle semblait être responsable de tout. Elle se penchait maintenant vers la mère et voulait lui retirer le paquet. Un petit cri strident traversa alors la pièce. La mère étendit ses bras maigres, saisit le paquet et le remit doucement contre sa poitrine. « Vous êtes déjà bien assez faible, Rachel », dit l'étrangère. « Ne le laissez pas vous dévorer. C'est un vrai prédateur. » Et se tournant vers Chaim, elle s'écria : « Viens ici, mon garçon ! Ne veux-tu pas voir ton frère ? »

Mais Chaim ne voulait rien savoir du paquet. Il se détourna et sortit de la pièce sans dire un mot.

Rachel Hotz ne faisait pratiquement plus rien d'autre que d'observer comment Leibeles, le nouveau-né, se développait. Certes, elle faisait tout ce que les nécessités de la vie exigeaient. Elle cuisinait, lavait, cousait, reprisait, mais son cœur et ses pensées étaient constamment auprès de Leibeles, son petit dernier.

Il se développait à merveille. Il n'était pas facile de savoir de qui il tenait. Il fallait d'abord réfléchir et regarder le gamin de près. Dans la famille proche, il n'y avait personne à qui il ressemblait. Les Hotz racontaient bien qu'il y avait eu chez eux de telles forces de la nature, des hommes grands et forts, mais aucun des membres de la famille maintenant en vie ne les avait connus personnellement.

Oui, Leibeles était vraiment une attraction. À peine âgé de quelques semaines, il cherchait déjà à lever son torse pour voir le monde qui l'entourait. Et il gigotait tellement des jambes que même les couches les plus serrées ne lui résistaient pas et qu'il fallait coudre en permanence pour lui et le changer constamment. Mais on faisait cela volontiers car on regardait alors dans les yeux bleus, limpides et rieurs. Le plus étonnant, tout de même, était la façon dont il exprimait sa volonté. Malheur si le sein de la mère qu'il tétait goulûment et bruyamment se retirait une minute avant que la sensation de satiété totale ne le submerge. Il braillait alors comme un putois d'une voix à faire ébranler les murs, et la mère, dans son dévouement infini, s'empressait de le satisfaire. Comment, est-il vrai, aurait-on pu refuser la moindre chose à une créature aussi charmante ? Était-il même possible d'être en colère contre lui ? Non, il pouvait hurler et brailler autant qu'il voulait, personne n'était vraiment en colère contre lui. Pas la mère, ça va de soi ! Mais pas le père non plus, qui bossait toute la journée dans son atelier de chapelier, ou les grandes sœurs Esther et Raja qui, depuis déjà longtemps, exerçaient une profession.

Les deux sœurs ne s'intéressaient pratiquement pas à Chaim. Elles s'ennuyaient avec lui. En revanche, c'était amusant de taquiner le sauvage Leibele et de tellement se chamailler avec lui que leur spectacle résonnait dans toute la maison.

C'est ainsi que la famille du chapelier tomba sous la domination de Leibele, et à mesure qu'il gagnait en poids et en grandeur, la forme et l'intensité de sa soif de pouvoir augmentaient également. Il ne faisait pas de différence entre les heures de la journée. La nuit, lorsque la faim l'envahissait, il criait sa mère et ne s'arrêtait que lorsqu'elle avait satisfait son désir. Parallèlement à son intérêt pour l'environnement, sa rage destructrice se développait ; les œuvres d'art finement élaborées par Chaim en étaient les premières victimes.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? » disait la mère pour l'excuser, disait le père. « C'est bien toi qui est sage et posé à la maison. Construis-toi une nouvelle voiture, un nouvel avion. Où est le problème ? Il est encore si petit et si sot ! »

Mais bientôt, Leibele commença à vouloir l'impossible, saisissant ici un couteau de cuisine, là une paire de ciseaux, mettant des épingles à sa bouche, tendant les mains vers la théière bouillante. Non : même si l'on était faible et dévoué vis-à-vis de Leibele, on ne pouvait pas permettre qu'il se détruise. Il fallait inexorablement le tirer en arrière, le faire descendre de quelque part, lui enlever des objets des mains, l'avertir, le menacer. On avait continuellement peur pour lui, on était constamment derrière lui. Mais Leibele ne voulait rien entendre. Il était de plus en plus turbulent. Son envie de bouger ne supportait pas la moindre résistance.

Il s'en prenait à tout le monde et développait des techniques d'attaque et de défense magistrales. S'il était par terre lorsqu'il était dérangé dans ses intentions de casse-cou, il se laissait tomber de tout son long, agitant tellement les bras et les jambes qu'il était dangereux de s'approcher de lui, et hurlait la bouche grande ouverte, l'écume lui montant aux lèvres. S'il était dans les bras de la mère, il recourait à une astuce encore plus efficace. Il rejetait son buste musclé en arrière avec une telle force que la mère devait rassembler toutes les siennes pour éviter de tomber au sol avec sa charge. Les petits pieds fermes restaient alors coincés au bras de la femme, tandis que le tronc pendait raide et rigide comme une planche le long de son corps. Au cours de cette procédure, le cœur de la mère s'arrêtait de battre. Il s'en suivait le plus grand triomphe de Leibeles : Rachel Hotz, qui ne savait plus quoi faire, se mettait à le supplier :

« Leibeles, mon garçonnet, mon chéri, sois gentil à nouveau ! Que veux-tu, mon trésor ? Que puis-je faire pour toi ? Voici ma tête, mon visage, mes cheveux ! Mords, frappe, mais sois gentil à nouveau, mon cher enfant. »

Parfois, Leibeles acceptait gracieusement l'offre. Il lui tirait alors les cheveux, lui tambourinait le visage avec ses poings, lui déchirait le chemisier, et la mère murmurait :

« Sois gentil, mon trésor, sois gentil ! »

Parfois, Leibeles aimait à refuser l'offre. Alors c'était grave, alors c'était à désespérer.

Empli de douleur et de haine, Chaim assistait à l'humiliation sans limite de la mère et au triomphe du frère. Son petit cœur frappait d'excitation comme un martelet, ses poings étaient si serrés que ses ongles pénétraient douloureusement dans sa chair. Il grinçait des dents.

III.

Une fois de plus, Leibeles pendait la tête en bas au bras de la mère, muet, rigide, raide comme une planche. Il refusait toute négociation. Il grandissait, sa force augmentait et il exigeait plus de pouvoir. Les anciennes conditions de paix n'étaient plus attrayantes et de nouvelles ne venaient pas à l'esprit de Rachel Hotz. Elle avait déjà atteint la limite de ce qui était permis. Elle fut alors saisie d'une inspiration.

Sur le sol se trouvait le bonnet qu'il s'était arraché de la tête.

« Viens ici, Chaim, mon fils. C'est toi le plus intelligent de la famille. On peut parler avec toi. Ramasse ce bonnet et porte-le à la mère Michèle. Dis-lui simplement qu'elle le panse et que c'est ta mère, Rachel Hotz, qui t'envoie. Elle me connaît. Cours aussi vite que tu pourras. Je ne peux pas le porter plus longtemps. J'ai peur que mon bras ne se casse en deux. »

Chaim dû se faire violence. Il détestait Leibeles, le voleur, le brigand, la créature méchante et bonne à rien ; il aurait voulu mettre le bonnet en pièces, mais lui, Chaim, était intelligent et brave, et parce qu'il l'était, il devait obéir à la mère et apporter le bonnet à la mère Michèle.

« Tu sais, mon enfant, où elle habite. J'ai déjà été chez elle avec toi. C'est tout de suite derrière le vieux cimetière juif. Passe par la Grüne Gass près du marché aux bestiaux, et tu es là tout de suite. »

Dehors, il faisait nuit. La pleine lune descendante se tenait haut dans le ciel et, entre les nuages qui la poursuivaient, projetait des ombres fantomatiques sur le chemin. Il faisait souvent si sombre que Chaim devait s'arrêter. Ici et là, une faible lumière sortait d'une maison. Comment la mère avait-elle eu le cœur de l'envoyer tout seul dans la nuit noire ? Sur le chemin lugubre qui longeait le marché aux bestiaux, qui longeait le vieux cimetière juif où personne n'avait été enterré depuis des années et où les tombes étaient si denses et si en désordre les unes à côté des autres que l'on ne pouvait mettre le pied entre elles qu'avec difficulté ! Elle savait bien qu'il évitait cette rue même pendant la journée. Avait-elle oublié toutes les histoires de signes donnés par les morts, de cris étouffés provenant des tombes des agités qui n'avaient laissé aucun diseur de Kaddish derrière eux ? Près de la clôture du marché aux bestiaux, il vit soudain une silhouette hideuse. Elle étendait vers lui des bras décharnés et terriblement longs. Chaim poussa un cri et tomba sur la terre humide de l'automne. Des sueurs froides lui couvraient le front. Il était allongé à moitié paralysé par la peur, il n'osait pas bouger. Mais il ne se passa rien, rien ne le toucha. Il entendit enfin un bruit de pas bien fermes et bien vivants. Aucun revenant ne marchait comme ça, seuls des gens bien réels marchaient comme ça, des gens qui vivaient dans des maisons, qui devaient gagner de l'argent, qui parlaient et riaient, qui étaient bons ou mauvais. Il reprit un peu ses esprits et courage et releva la tête.

Il connaissait l'homme qui arrivait. C'était Augunas, le marchand de bestiaux lituanien, l'ennemi des Juifs, qui vivait dans la même rue qu'eux, les Hotz. Il était maintenant le propriétaire de la maison dans laquelle était établi le heder de Rabbi Mendel. Normalement, il était terrifié par l'homme à la face charnue et rubiconde et aux mains épaisses. Il savait qu'il ne disait que du mal des Juifs et qu'il colportait des histoires mensongères à leur sujet, mais qu'il arrive à cet instant, était une bonne chose. Après tout, il était un être vivant, ce n'était plus aussi terrible que de marcher seul à proximité des morts et de leurs tombes. Il vit également qu'il avait eu peur pour rien. Ce qui, auparavant, lui était apparu comme une figure horrible aux longs bras décharnés s'avérait être l'ombre mouvante d'un arbre défeuillé qui se balançait au gré du vent. Le marchand de bestiaux avait le même chemin que Chaim qui s'efforça de lui emboîter le pas avec ses petites jambes courtes et faibles. Soudain, l'homme se retourna, cracha par terre et donna un coup au garçon.

« Qu'est-ce que tu as à me suivre en courant et à te jeter sous mes pieds, racaille juive envahissante ? Va au diable ou je t'en mets une ! »

Chaim le regarda avec consternation. Il n'avait pas touché l'homme grand et imposant. Il ne lui avait pas fait le moindre mal, il s'était seulement réjoui de l'arrivée d'une personne bien en vie, sans penser si elle était juive ou chrétienne. Lui, Chaim, avait toujours été bon et obéissant, mais il en était probablement ainsi, lorsqu'on était bon et obéissant, on devait endurer injustice sur injustice, tandis que Leibe, le brigand, triomphait lui de la mère, bien au chaud dans la maison.

Il attendit que le marchand de bestiaux ait disparu dans l'obscurité, puis serrant les dents et ne regardant ni à droite ni à gauche, prit le chemin qui longeait le cimetière et qui lui restait à parcourir. Le ciel noir s'ouvrit, la lune et une grande étoile brillante apparurent et il vit devant lui les contours de la cabane à moitié délabrée où habitait la mère Michèle. Il s'arrêta à nouveau pour rassembler ses forces, il en aurait besoin pour faire face à ce qui l'attendait. Chaim dû faire un grand effort sur lui-même, car sa timidité à l'égard des personnes qui lui étaient étrangères n'avait pas diminué, au contraire, elle s'était accrue. Il ressentait de plus en plus le fossé qui le séparait des autres.

Il se souvenait vaguement avoir déjà été une fois chez la mère Michèle avec la mère. La mère avait alors des douleurs dans un sein et le sein était rouge et enflé. La mère Michèle avait pansé la zone malade en usant de formules magiques, et la mère s'était vite remise. À l'époque, cela n'avait pas plu à Chaim. Tout avait été si étrange, elle-même laide et sale et son parler était si incompréhensible. Où avait-elle puisé ses mots ? La mère lui avait apporté des conserves car la vieille ne voulait pas d'argent pour ses soins, alors qu'elle était très pauvre et elle-même malade. Elle aurait pu devenir riche, disait la mère en parlant d'elle, car personne dans toute la région ne savait aussi bien qu'elle exorciser les influences maléfiques et guérir les malades. Jadis, elle allait de maison en maison avec toutes sortes de broutilles avec elle, du fil, des aiguilles et des boutons, des lacets et des élastiques. C'était il y a longtemps. Il rampait encore à l'époque.

Il se remettait tout cela en mémoire maintenant, pour se familiariser avec la mère Michèle et pour maîtriser sa peur. Délicatement, faisant attention à ce que ses mains ne touchent à rien, il finit par franchir le seuil élevé, puis traversa l'entrée à tâtons et en silence et pénétra dans la pièce. Une pauvre mèche de lampe à huile vacillait dans un verre d'eau. Sa misérable lueur éclairait le visage cireux de la mère Michèle. Elle était allongée sur un lit en bois étroit, recouverte d'une couverture grise déchirée. Du nez saillant et de la grande bouche légèrement ouverte sortaient un râle rauque et un sifflement. Elle dormait, il n'osa pas la réveiller. Il se tenait comme enraciné, les bras fermement pressés contre le torse et écoutait le silence rempli des bruits étranges. Tous les objets qui se trouvaient dans la pièce semblaient mener une existence mystérieuse qui leur était propre. Une odeur piquante émanait d'eux. On entendait des craquements dans le plancher, des grincements dans les coins et des claquements dans les murs en bois, comme si de nombreuses horloges avaient été installées dans la pièce pour y mesurer la durée de vie des objets.

Il tendit l'oreille ainsi un long moment, jusqu'à ce que la mère Michèle ouvre enfin les yeux, de grands yeux brillants et impérieux, qui contrastaient singulièrement avec toute son apparence et avec la pauvreté et le désordre qui l'entouraient. Elle ne sembla pas être étonnée de découvrir quelqu'un dans la pièce. Chaim lui tendit le bonnet.

« C'est Rachel Hotz qui l'envoie pour que vous le pensiez pour Leibele », dit-il laborieusement sans la saluer.

La mère Michèle releva son dos voûté. De ses doigts osseux et crochus elle saisit le bonnet et le retourna prestement en tous sens. La bouche flétrie et enfoncée murmura le sort destiné à bannir les forces maléfiques de Leibele. —

Le garçon avait réussi à rentrer à la maison, les dents serrées, ne voyant rien, n'entendant qu'à moitié, portant du bout des doigts le bonnet lourd de l'art secret de la mère Michèle contre l'avidité et la méchanceté de Leibele. Il tendit le bonnet à la mère sans dire un mot. Il avait été obéissant, il avait exécuté l'ordre. Mais Leibele était déjà dans le berceau, rose, joufflu, épanoui et dormait profondément, doucement fatigué après le combat toujours plus dur et la victoire toujours plus grande sur les siens.

IV.

Leibele régnait dans la pièce, bruyant et indiscipliné, et Chaim jouait tranquillement et sérieusement dans son coin, créait de ses petits doigts maigres des petits objets fins et intelligents à partir de rondelles, de bâtonnets et de vieux papiers d'emballage, limait, découpait, dessinait et devait réfléchir soigneusement à l'endroit où il pourrait cacher ses œuvres d'art afin qu'elles soient à l'abri de Leibele. Le petit dernier éprouvait de la timidité à l'égard du silencieux Chaim. Il menait le père, la mère et les sœurs par le bout du nez, mais ses singeries n'avaient pas d'effet sur le garçon pâle et fluet qui était son frère et cependant un étranger pour lui. Leibele préférait ne rien avoir à faire avec lui. Ce n'est que lorsqu'il pouvait lui jouer un tour en cachette et surnoisement qu'il le faisait avec plaisir.

Et il le faisait à maintes reprises, bien que Chaim découvrait à chaque fois qui était le coupable et qu'il faisait justice impitoyablement dès que l'occasion se présentait de s'emparer du misérable une fois qu'il était seul, sans la protection des parents et des sœurs. Il le frappait alors avec toute la force dont son petit corps maigrichon était capable et accompagnait chaque coup d'un cri poussé d'une voix aigüe, sinon blanche sous l'effet de la gêne :

« Prends ça, voleur, monstre, gredin ! Prends ça pour toutes tes infamies ! »

Curieusement, bien que Leibele soit exceptionnellement fort pour son âge, il ne se défendait pas, il ne levait pas la main sur Chaim. Il ne répondait que par un rugissement atténué, comme s'il craignait que quelqu'un l'entende, et plus tard, il ne se plaignait ni à la mère ni à qui que ce soit du châtement subi. Le tribunal établi par Chaim restait une affaire secrète entre les deux frères. Parfois, après une explication violente, le plus jeune briguaît la faveur de l'aîné. Il s'approchait tout près de lui lorsque celui-ci avait repris son travail et entamait alors une conversation purement objective, comme si rien ne s'était passé, cherchant par exemple à savoir s'il n'était pas possible d'utiliser des boutons de manteau pour faire des roues de charrettes et se déclarant prêt à couper ses propres boutons pour cela. Chaim, cependant, ne daignait pas lui répondre. Le jugement qu'il portait sur Leibele et la relation qu'il entretenait avec lui étaient sans appel : sous une apparence agréable se cachait une âme malfaisante et impie. S'il succombait à de telles tentatives de séduction, il subirait bientôt l'emprise de sa tyrannie tout comme les autres.

Oui, Leibele régnait, bruyant et rétif. Il donnait bien du fil à retordre à la famille. Il était un souverain inconfortable. Le seul avantage : on savait toujours exactement où on en était avec lui. Son monde intérieur était visible à tous.

« Incroyable, quel beau garçon », disait-on en le voyant. « Que Dieu vous accorde beaucoup de joie avec lui ! »

Les Hotz contemplaient les magnifiques yeux myosotis bordés de cils foncés, les boucles claires et soyeuses de leur cadet et étaient fiers de leur enfant. Même avec la meilleure volonté du monde, ils ne pouvaient pas dire de lui qu'il était gentil et obéissant, mais ils préféraient ses effronteries aux vertus rigides et inquiétantes de leur aîné. Et finalement, il était encore petit et sans cervelle, et ils espéraient que tout irait pour le mieux pour lui. Chaim était pour eux un univers fermé, et ils ne savaient pas comment interpréter sa nature.

Un matin de chabbat, la mère, avec le lourd et fort Leibele dans les bras et le pâle Chaim à la main, alla rendre visite à des parents. Baruch Hotz était encore dans la synagogue et voulait les rejoindre. Le jour du chabbat, après l'office, il aimait se joindre à l'un de ses frères pour prendre un second petit-déjeuner fait de foie ou de hareng haché et d'un verre d'eau-de-vie. Il faisait beau et beaucoup de gens se promenaient dans les rues, parmi eux beaucoup de non-Juifs qui n'avaient rien à faire non plus, le jour de repos juif se répercutant également sur leurs activités.

Dans une ruelle étroite que Rachel Hotz traversa avec ses fils, deux petites Lituaniennes étaient en pleine discussion. Elles s'écartèrent pour les laisser passer. Chaim, cependant, lâcha la main de la mère et s'arrêta net. Il ne semblait pas disposer à faire un pas de plus. La mère continua son chemin, passa entre les fillettes et appela le garçon. Il ne bougeait pas. Rachel Hotz, en colère, fit demi-tour. Les fillettes le regardaient avec étonnement et se mirent à rire. Déjà, des passants s'approchaient, demandant avec curiosité ce qui se passait. Chaim se tenait comme pétrifié, le visage fermé. La mère revint vers lui, le poussa en avant et le réprimanda. Les gens secouaient la tête.

« Cet enfant est fou ! Que Dieu nous en préserve ! Avance donc quand la mère t'appelle ! »

Chaim ne bougeait pas d'un pouce. Rachel Hotz le laissa en plan et, courroucée, reprit sa marche, Leibele sur le bras. Les passants ne faisaient plus attention à ce garçon bizarre, mais les fillettes prenaient du plaisir à le taquiner et à le suivre pour explorer en détail sa bizarrerie. Elles tournaient autour de lui à tour de rôle et, habilement, lui donnaient des bourrades. Mais il ne se défendait pas et ne prononçait pas une seule parole. Ce n'était pas très amusant. Les fillettes se désintéressèrent également de lui et se retirèrent dans une maison. Alors seulement, il se remit en route et suivit la mère.

Il en était ainsi : Leibele, avec sa sauvagerie et son indiscipline, était plus familier aux parents. De par leur nature simple, ils étaient plus proche du petit dernier.

Ils n'auraient jamais imaginé que derrière l'entêtement inflexible de Chaim se cachait la volonté de plaire à Dieu. Lorsque les hommes se réunissaient pendant leurs heures libres, ils aimaient avoir des conversations pieuses et damer le pion aux autres par leurs connaissances et leur perspicacité. Ils interprétaient des passages pointus du Talmud et se racontaient toutes sortes de mythes et de légendes tirés du Midrash et de la tradition orale. Dans une histoire, il arriva qu'un hassid refusât de passer entre des femmes, et il vieillit et vécut en paix. Depuis son coin, où il jouait et créait des œuvres d'art sensées de ses petits doigts fins, ou depuis son petit lit où il restait souvent allongé pendant des heures les yeux fermés, Chaim écoutait avidement les conversations des hommes et absorbait leurs paroles et leurs pensées afin d'agrandir pour lui-même l'autre royaume, le merveilleux royaume qui se trouve derrière les choses visibles, et d'offrir à Dieu son humilité et sa dévotion sous une forme absolument parfaite. À cause de cela, les gens, même ses proches, ne le comprenaient pas et interprétaient mal son comportement ; à cause de cela, à leurs yeux, il était bête et méchant ! Le Dieu omniscient qu'il ressentait au travers des paroles et des objets sacrés, ce Dieu-là le comprenait.

Et plus Leibelev devenait grossier et bruyant, plus Chaim devenait sage et silencieux. Autant l'un tourmentait avidement la mère avec des désirs insatiables et n'avait jamais assez à boire et à manger, autant l'autre était accommodant et se contentait de peu. Plus Leibelev devenait irrévérencieux et impie, plus Chaim devenait pieux et saint.

V.

La maison en bois à un étage dans laquelle Rabbi Mendel dirigeait le heder depuis quarante-huit ans était plus basse que la rue et donnait, avec son toit gris et moussu en surplomb, l'impression de s'être abaissée sous le poids du temps. Derrière la maison se trouvait une cour non pavée, ombragée par de vieux marronniers au feuillage épais et large. Des bâtiments allongés, à petites fenêtres et piliers ronds, formaient les ailes de la cour. C'étaient peut-être les restes d'un monastère ou d'un couvent catholique pieux. Ils étaient en partie vides, en partie utilisés comme entrepôts de peaux et de fourrures. Les gens venaient rarement ici pour apporter ou décharger quelque chose car la vie dans la petite ville avait son cours habituel, lent et décontracté. Le fond de la cour était ouvert et laissait voir des prairies, des champs et des friches. Seule une clôture en bois à moitié délabrée et teintée en vert par la moisissure marquait sa limite.

Dans le heder de Rabbi Mendel, on apprenait sans interruption du matin au soir. Des garçons d'âges différents, répartis en groupes, étaient assis à de longues tables, sur des bancs étroits sans dossier, devant eux un des livres de Moïse, des prophètes, des Psaumes ou de la Mishna, selon ce que Rabbi Mendel trouvait approprié pour le groupe en question. La grande salle de classe était remplie d'une confusion de chants, de bourdonnements, de fredonnements émis par des voix aiguës, et de balancements de corps. Rabbi Mendel était un petit homme maigre avec des yeux de souris vifs, un bout de nez de couleur bleuâtre et une

barbiche de chèvre blonde-rousse qui se mettait à trembler à la moindre excitation du maître. Plus le bruit polyphonique et l'étrange balancement qui entouraient Rabbi Mendel étaient grands, plus il se sentait dans son élément. Il logeait avec son épouse Chaj Schore, qui contrairement à lui était bien en chair, dans deux pièces étroites situées derrière la salle de classe. Sa ribambelle d'enfants – comme il sied à un homme pieux – était grande depuis longtemps, avait pris son indépendance de très bonne heure et était partie s'installer dans de plus grandes villes. Il se retrouvait donc seul avec sa Chaj Schore, dont toute l'attention était désormais tournée vers sa personne et dont le plus grand chagrin était sa maigreur obstinée.

Le fait que Rabbi Mendel, malgré tous les efforts persistants de Chaj Schore, ne prenait pas de poids était évidemment dû à sa vivacité exceptionnelle qui n'avait pas diminué, mais plutôt augmenté au fil des années et qui s'exprimait le plus clairement dans sa méthode d'enseignement. Avec Rabbi Mendel, il fallait travailler. Il ne tolérait ni la paresse, ni la lambinerie. D'un bond, il se tenait tantôt devant cet élève, tantôt devant celui-là, et, avec sa mémoire aiguisée, savait toujours exactement à quel devoir l'élève avait échoué ou excellé ; il interrogeait sans prévenir et, de sa voix rauque de toutes les prières et de tous les enseignements, imposait soudain silence afin de souligner devant toute la classe une connaissance particulière ou une ignorance répréhensible. Il se tournait ensuite prestement vers un autre garçon pour que celui-ci répète et complète une réponse. Il maintenait ainsi une tension constante dans le heder.

Un élément important de son mode d'enseignement était le châtiment corporel qui a toujours été un moyen d'éducation populaire, répandu aussi bien chez les riches que chez les pauvres de tous les peuples. Mais Rabbi Mendel l'infligeait d'une manière bien particulière. Sa forme la plus douce était de tirer le lobe de l'oreille, ensuite, après des gifles et des coups sur les doigts qui écrivaient mal, elle se durcissait jusqu'à devenir des coups de fouet dont le nombre et la force variaient selon la nature de l'infraction.

Chaim entra seulement à l'âge de six ans dans le célèbre heder de Rabbi Mendel, avec donc un peu de retard du fait de sa faiblesse physique. Il y avait là des enfants de seulement quatre ans et de nombreux enfants de cinq ans aux visages doctes. Chaim ressemblait à l'un d'entre eux. Mais un seul d'entre eux pouvait-il prétendre rivaliser avec lui ? Ce qu'ils apprenaient laborieusement, il l'acquerrait en jouant. Son âme ne retentissait-elle pas depuis longtemps des paroles de bénédiction, des prières du matin et du soir ainsi que des psaumes ? Ne connaissait-il pas l'autre Être, le merveilleux divin qui submerge les objets pieux, depuis longtemps et bien différemment de ces garçonnetts puérils ? Là aussi, il était assis dans son coin, muet, le visage fermé, inaccessible aux tentatives d'approche de ses camarades, écoutant avidement ; il était un élève comme Rabbi Mendel n'en avait encore pas eu.

Il y avait là de grands garçons empotés, à la compréhension lente et la mémoire courte. Rabbi Mendel venait de leur expliquer une phrase difficile tirée du Houmach. Ne faisant qu'un bond, il se plante maintenant à l'improviste devant le gros Hirschel aux joues rouges, le fils gâté du boulanger,

qui célébrera sa Bar Mitzvah le mois prochain. Hirschel est confus. Il n'a pas écouté, il pensait à d'autres choses plus confortables.

Silence dans la ruche bourdonnante.

« Qui l'a retenue ? Personne ne l'a retenue ? »

Les yeux de petite souris du professeur brillent de façon suspecte. La barbichette blonde-rousse s'agite.

Les grands garçons sont intimidés ; assis, ils baissent les yeux. Maintenant, le contenter ne va pas être si facile, maintenant il va prendre l'un d'eux pour cible de la manière la plus désagréable qui soit. À ce moment, une petite voix fine vient rompre le silence. Chaim lève un doigt effilé. Surpris, presque effrayé, Rabbi Mendel cligne des yeux. Il fait signe au petit de s'approcher le plus près possible de lui et de Hirschel. Chaim redonne la phrase difficile extraite du Houmach avec aisance et sans faute, et il en donne aussi l'explication avec facilité. La barbichette blonde-rousse tremble. Il n'a encore jamais eu un tel élève depuis que le heder existe. Cet élève pâle et discret n'est pas si facile à coincer, il est intelligent et réfléchi. Rabbi Mendel va porter son attention sur lui.

« C'est bien, Chaim. Pour cela, tu mérites une récompense. Donne une bonne gifle à Hirschel ».

Chaim demeure silencieux, ne se conforme pas à la demande.

« N'aie pas peur, mon garçon. Si je te le dis, tu peux le faire sans crainte. Donne une gifle à ce grand benêt qu'est Hirschel. »

Chaim ne bouge toujours pas. Les yeux de souris de Rabbi Mendel sont deux minuscules charbons ardents.

« Tu comprends ce que je te dis, Chaim, ou tu ne comprends pas ? »

Il règne un calme inquiétant dans la salle de classe. Seul le souffle haletant du rabbin rompt le silence.

Chaim ne semble pas entendre. Son visage est fermé, pâle, figé. Des yeux surdimensionnés, cernés par la douleur, regardent dans la direction de Rabbi Mendel sans le voir.

« Ah ! C'est comme ça ! Je n'étais pas au courant. Tu ne veux pas écouter ce que dit le rabbin ? Tu ne veux pas donner une gifle à Hirschel ? Et bien c'est à toi que l'on va donner quelque chose, mais quelque chose de carabiné pour que tu te rendes compte une fois pour toutes ce que signifie ne pas vouloir obéir à Rabbi Mendel. »

Rabbi Mendel se dirige dignement vers l'armoire où sont conservés les livres saints. Il ne sautille plus. De l'étagère la plus basse, il sort un dispositif, une sorte de fouet constitué de courtes lanières de cuir terminées par des nœuds. Tout aussi dignement, il se dirige maintenant vers Chaim comme s'il s'agissait d'accomplir un acte solennel, le saisit par le col et d'une main de fer, le pousse devant lui jusqu'au fauteuil en bois qui se trouve au centre de la pièce, y dépose l'enfant fluet et léger – et un-deux, un-deux, les lanières à nœuds s'abattent sur celui-ci dans un rythme régulier. En même temps, Rabbi Mendel récite solennellement son texte, comme le fait Chaim lui-même lorsqu'il fait justice à Leibele :

« Tu ne veux pas obéir ? Tu ne veux pas obéir à Rabbi Mendel ? Tant que Rabbi Mendel vivra et enseignera, tu devras lui obéir. »

Chaim cherche à anesthésier la douleur en poussant des cris perçants. Les élèves ne regardent pas. C'est un spectacle stupide et rebattu ! La terre tourne, le soleil se lève et se couche. Celui qui désobéit ou celui qui n'apprend pas se fait corriger par Rabbi Mendel. Qui ne le sait pas ? Et la prochaine fois, on désobéira à nouveau, on n'apprendra pas et ce sera la même chose.

Chaim rentra chez lui plus silencieux, plus pâle que d'ordinaire, sans même prononcer un mot de plainte. D'ailleurs, de quoi aurait-il pu se plaindre ? Qu'il était encore petit et qu'il en savait déjà plus que tous les autres réunis ? Qu'il était pieux et studieux, et aussi obéissant envers ses parents et son professeur à la condition que ce qu'ils exigeaient de lui soit agréable à Dieu ? Était-il coupable devant Dieu si, lorsque le professeur enseignait, il était plus attentif que le gros et gentil Hirschel qui allait célébrer sa Bar Mitzvah le mois prochain ? Aurait-il été juste de donner une gifle à Hirschel pour cette raison ?

L'ambitieux Rabbi Mendel ne pouvait chasser de son esprit cet entêté brillamment doué. Il devait constamment penser à lui, constamment se demander comment il pourrait lui imposer son autorité.

Un matin, au heder, il entreprend d'enseigner le Livre d'Isaïe, son prophète préféré, aux garçons les plus âgés. Cela fait longtemps qu'il ne s'est pas senti aussi excité. Il explique avec passion. Les élèves sont attentifs. Même les plus lents à comprendre et les plus irréflechis sont attentionnés. Une fois ces explications terminées, il regarde autour de lui et s'adresse à Noah, un grand roux avec des taches de rousseur et le plus stupide de tous ses élèves. Pourquoi s'adresse-t-il justement à lui, alors qu'il vient lui-même de briller si magnifiquement ? Les yeux de souris de l'enseignant étincellent. La barbichette s'agite.

Son souffle haletant tranche l'air épais et vicié. La parole d'Isaïe donne du mal à Noah. Rabbi Mendel jette un coup d'œil dans un coin éloigné de la salle de classe. Il est assis là, le pâle, l'insignifiant. Il lui fait signe de s'approcher et interrompt l'autre. Chaim obéit et se rapproche. Il a l'air ridiculement petit à côté du grand et massif Noah. Toute la force de son être semble être contenue dans ses yeux sombres au regard douloureux.

« Peux-tu faire mieux que lui ? » demande Rabbi Mendel. « Oui », répond l'enfant. « Je peux le faire. »

Son visage d'enfant est sévère, il ne sourit pas. Avec aisance et sans une seule erreur, il redonne l'explication de Rabbi Mendel concernant le prophète Isaïe.

Rabbi Mendel est hors de lui. Il saute avec enthousiasme d'un pied sur l'autre. Quel trésor lui est tombé là entre les mains ! Qui aurait pu soupçonner un futur grand homme juif dans le fils silencieux du chapelier ? À son âge, il n'était pas capable d'en faire autant. Avec cet élève, son heder pourrait se bâtir la plus grande renommée qui soit. Il arrivera bien à lui faire passer son entêtement. Rabbi Mendel est venu à bout de bien d'autre caractère rebelle.

« C'est bien, Chaim », dit-il aussi gentiment qu'il peut. « Pour te récompenser de ton résultat, tu as le droit de donner une bonne gifle au grand Noah. Qu'il s'enfonce la bonne réponse dans le crâne ! »

Son cœur bat la chamade. Le garçon va-t-il obéir cette fois-ci ?

Le long Noah se penche en avant, tend au petit son visage osseux et constellé de rousseurs.

« N'aie pas peur de le frapper », se moque-t-il. « Je ne sens rien. »

Son règlement interdit normalement à Rabbi Mendel de faire une plaisanterie aussi irrespectueuse. Mais cette fois, il fait preuve d'indulgence. Oui, il implore presque : « Allez, frappe-le ! » Chaim se tient là comme la dernière fois. Les grands yeux regardent dans la direction de Rabbi Mendel, du rouquin Noah et de tout le heder, mais ne voient rien. Le visage étroit et blême est fermé, inexpressif.

Rabbi Mendel s'échauffe. Il aimerait bien faire la paix avec cet insignifiant que Dieu a manifestement comblé d'un don. Mais serait-ce à lui, un vieil homme, de céder ? Qu'advierait-il alors de ses élèves ? Devrait-il finir comme le rabbin de Rebenischki dont les élèves avaient collé la barbe à sa table avec de la cire à cacheter alors qu'il s'était assoupi pendant une minute ? Ou bien lui arriverait-il ce qui était arrivé au rabbin de Saldus qui avait dû passer presque une heure entière dans les cabinets d'aisances parce que ses élèves en avaient si habilement manipulé le loquet intérieur qu'il pouvait, il est vrai, les fermer, mais plus les rouvrir ? On sait par expérience ce qu'il advient d'une telle bande d'élèves si on leur relâche les rênes.

Non, c'est impensable. Et c'est ainsi que l'horrible scène d'il y a quelques jours se répète.

Les élèves ne regardent même plus. Ils bourdonnent et murmurent les textes sacrés en inclinant et redressant légèrement le buste. En quoi cela les concerne-t-ils ? Ils en ont assez. Pourquoi donc ne donne-t-il pas la gifle ? Où est le problème ? Et s'il ne veut pas la donner,

pourquoi alors se lève-t-il, parle-t-il aussi bien et montre-t-il qu'il sait tout mieux que les autres ?

Plus Rabbi Mendel perçoit clairement l'opiniâtreté tenace de son élève le plus capable, plus il est lui-même d'humeur irritable et intransigeant. La même cérémonie se répète coup sur coup à des intervalles de plus en plus courts.

Chaim dépérissait à vue d'œil.

« Qu'est-ce que tu as ? Es-tu malade ? Regarde à quoi il ressemble ! Son esprit le dévore. Je l'ai toujours dit. » C'est ainsi que la mère exprimait son inquiétude.

Elle n'obtenait aucune réponse, aucune explication. Se tournant vers Leibele, le petit sauvage qui courrait partout comme un fou, elle murmurait alors : « On ne peut rien en tirer ! »

Circonspect, Chaim se gardait bien qu'elle apprenne la raison de son apparence. Elle n'avait pas non plus le temps de réfléchir trop longtemps à lui et à son attitude inhabituelle. Elle avait beaucoup à faire et devait laisser faire certaines choses comme elles se faisaient. Elle devait faire la cuisine, le lavage, le ménage, et Leibele, qui était chaque jour de plus en plus avide et audacieux, lui donnait bien du travail.

VI.

Depuis longtemps, Augunas, le marchand de bestiaux, ne pouvait s'empêcher d'avoir une pensée dangereuse. Peu importe les occupations auxquelles il vaquait – acheter et vendre des ovins et des bovins, boire et manger, courir les femmes – cette pensée perturbait toujours son plaisir et son travail. Pourtant, il ne l'avait pas prise au sérieux un seul instant. Il n'était certes qu'un homme simple et peu instruit, grossier et agressif, mais il avait un profond respect pour la loi et l'autorité, et il ressentait une

crainte sourde de tout ce qui était lié à la justice et à la prison. Un film qu'il avait vu lors de son dernier déplacement dans une plus grande ville était à l'origine de la pensée dangereuse qui le tourmentait. Les nouvelles inventions maudites n'apportaient rien de bon au monde. Il en avait toujours été convaincu. Il avait toujours détesté toutes les nouvelles idées, toutes les installations modernes et toujours craint l'assouplissement des anciennes coutumes et traditions. Tout ce qui était vieux, éprouvé par les pères, avait quelque chose de familier pour lui, lui procurait une certaine sécurité. Toute nouveauté était l'œuvre et la tentation de Satan et des Juifs bruns délétères qui croisaient en permanence son chemin.

Dans le film, un homme avait désespérément besoin d'argent. Pour s'en procurer, il fit assurer sa vieille maison, descendit dans la cave par une nuit noire, prit avec lui un vieux paillason, l'imbiba d'essence, l'enfonça dans la fissure d'une caisse en bois, fixa sur le paillason une mèche qui brûlait lentement et s'éloigna aussi discrètement qu'il était venu. Le plan avait été soigneusement élaboré, et l'homme s'imaginait déjà avoir en poche la belle somme d'argent que lui remettrait l'assurance. Cependant, l'entreprise échoua, et ce, à cause d'une simple petite chose : l'homme, sans y attacher d'importance, avait laissé son bidon d'essence dans la cave. Le récipient était apparu chez lui il y avait de nombreuses années, lors d'une occasion quelconque, rempli d'huile de table fine, et avait ensuite servi de bidon à essence ou à pétrole.

Dans les magasins du quartier, on le connaissait précisément en raison de sa forme particulière et on le reconnut malgré sa déformation due au feu. C'est ainsi que l'homme fut soupçonné d'être le coupable, que sa culpabilité fut prouvée et qu'il fut mis en prison. Bien que la scène de l'incendie criminel n'ait été qu'un détail dans le film, de tous les enchevêtrements qui s'y étaient produits, c'était la seule chose qui restait en mémoire du marchand de bestiaux et qui l'attirait et le poursuivait comme seul le péché sait le faire. Il avait beau rendre responsables de son agitation intérieure toutes les innovations et surtout tous les Juifs du monde, les vraies raisons étaient ailleurs. Son commerce de bestiaux se portait mal ces derniers temps.

Il avait acheté à prix élevé. Entre-temps, les prix avaient baissé et il était sur le point de vendre à perte. Augunas était dans une situation financière difficile. Et il semblait si facile de se faire rembourser abondamment la perte par une belle somme d'argent que lui verserait l'assurance. En outre, une compagnie d'assurance est impersonnelle. On ne sait pas exactement qui perd. C'étaient les considérations semi inconscientes qui se cachaient derrière la haine qu'il éprouvait envers toutes les nouveautés et surtout envers les Juifs, et qui leur attribuait à dessein la faute et la responsabilité de tout le mal qui se produisait. Le terrain avec le heder et les ailes ancestrales, qui lui était revenu par héritage du côté de sa femme et dont il ne pouvait rien faire, l'incitait pour ainsi dire à passer à l'acte. De plus : brûler un nid de Juifs était un acte pieux. Cela réparait l'injustice faite par la violation de la loi étatique. Il n'avait nullement besoin d'imiter l'imprudence et la stupidité

de l'homme dans le film. Il serait plus habile et prévoirait tout avec beaucoup plus de précision. L'exemple dangereux du film tourmentait et rongait ainsi Augunas, le marchand de bestiaux, jusqu'à ce que sa résistance soit à bout et qu'il décide de céder à son envie intérieure.

VII.

Devant la menace imminente d'un châtement corporel infligé par Rabbi Mendel, les écoliers allaient se réfugier dans la cour située derrière le heder ou, après l'avoir reçu, y cherchaient le repos pour leurs membres maltraités et leurs âmes humiliées. La cour était un véritable refuge, en particulier pendant la saison chaude. Elle devint bientôt le seul lieu de paix et de recueillement pour Chaim. Il y venait parfois simplement pour profiter du silence et de l'isolement. Dans les couloirs et les salles étrangement mal conçus des bâtiments transversaux, il marchait d'un pas léger, presque inaudible, cherchant à percer leur secret et à se rapprocher de leur ancienne destination. Tout ce qui était mystérieux, impénétrable, était pour lui en quelque sorte relié au divin merveilleux qui se cachait derrière les objets quotidiens visibles. Souvent, lorsqu'il s'apercevait à temps que Rabbi Mendel se mettait à le reluquer de ses yeux rusés de souris et qu'il sentait alors qu'il allait lui demander de parfaire l'exercice – ce qui n'était pas sans danger pour lui – il essayait de s'éclipser dans la cour sans se faire remarquer. Car lorsque Rabbi Mendel lui demandait cela, s'en était fait de lui. Une irrésistible contrainte intérieure le poussait à répondre. Il ne devait pas renier sa connaissance des choses sacrées.

Après les injustices qui lui étaient faites de tous côtés – après les infamies viles de Leibeles, les punitions imméritées infligées par Rabby Mendel, l'incompréhension totale de la part de ses parents et de ses sœurs – il se sentait en sécurité dans le silence et la paix de la vaste cour agréablement ombragée par de vieux marronniers, et il avait l'impression, qu'ici, l'Être divin lointain pour lequel il luttait et souffrait lui faisait droit.

C'était la fin de l'automne. Les grandes branches des marronniers aux troncs épais avaient noirci et perdu leurs feuilles. Délaisés, les nids d'oiseaux construits dedans, s'y tenaient rigides. Seuls les pigeons et les moineaux, qui préféraient s'installer sous le faîte des vieilles maisons, erraient constamment dans la cour. D'importantes volées de corbeaux y venaient également depuis les champs et les forêts avoisinants, s'installaient sur la cime des arbres et couvraient de leurs croassements rauques tous les bruits de la petite ville.

Augunas, le marchand de bestiaux, avait achevé son œuvre. Rien n'avait été oublié. Pas le moindre soupçon ne pourrait tomber sur lui. Personne ne l'avait vu venir, et maintenant, personne ne le verrait repartir. Et lorsque les flammes jailliront, prendront de l'ampleur et dévoreront les vieilles planches et poutres, les explications de leur apparition ne lui manqueront pas. La meilleure sera celle accusant les élèves Juifs du heder. Ils y auront jeté une cigarette allumée ou une allumette en feu. Avec une large grimace satisfaite, il regarda attentivement autour de lui une dernière fois.

À ce moment précis, ses yeux rouges et ternes croisèrent une autre paire d'yeux, plus sombres, plus effrayés, grands ouverts. L'homme resta tout d'abord sans voix. Puis une rage terrible s'empara de lui. Tel un spectre, ce morveux de Juif à moitié crevé le filait ! Peut-être l'espionnait-il ? Peut-être avait-il tout vu ? Il saisit le garçon par le cou, et sa première impulsion fut de lui fracasser le crâne. Mais une pensée lui vint : ne pas se laisser déconcerter par une circonstance imprévue – ne pas abandonner si facilement l'œuvre qu'il n'entreprendrait pas une deuxième fois. Qui sait quelles conséquences une telle souillure par le sang pourrait-elle avoir, même s'il ne s'agissait alors que du sang de Juif. Le gang des assureurs serait capable de tout. Il devait faire preuve d'intelligence, de supériorité et surtout, rester maître de la situation. Cette misérable créature était peut-être moins dangereuse si elle restait en vie. Il lâcha le garçon avec une telle violence que Chaim tituba.

« Tiens, te voilà un rouble, un rouble d'argent tout neuf, espèce de fripouille, de canaille. Et si tu racontes à qui que ce soit que tu m'as vu, je te brise les os, à toi et à toute ta foutue tribu. Maintenant, va-t'en, disparais le plus vite possible. Et n'oublie pas, suppôt de Satan : si on te demande, tu auras trouvé le rouble d'argent dans la rue. »

Il le repoussa du pied. Chaim tomba, se cognant légèrement la tête contre le montant de porte, mais il se releva immédiatement. Il sentait : la saleté, la trahison collaient à ce rouble d'argent reluisant.

Mais il n'avait aucune possibilité de rendre l'argent. Il était minuscule devant l'homme gigantesque et trapu et incapable de lui tenir tête. Sa taille immense l'impressionnait. Sa petite voix fine lui fit défaut, ses doigts menus et faibles tenaient fermement le rouble d'argent et ne cherchaient pas à rendre la pièce de monnaie.

L'homme lança une fois de plus une injure entre ses dents et leva son poing puissant de façon menaçante. « Dégage d'ici, Satan ! Et sache que je te battrai à mort si tu dis ne serait-ce qu'un seul mot. »

Cette fois-ci, il l'attrapa par le dos, saisissant son pantalon et sa veste, le porta comme un sac jusqu'à la sortie et le jeta dehors.

Chaim avançait mécaniquement, étourdi, anéanti. Lorsqu'il reprit ses sens, il se trouvait sur le chemin du retour. Il tenait toujours fermement le rouble d'argent dans la main. Il regarda sa main avec un sentiment de dégoût. Soudain, il écarta les doigts. La pièce de monnaie tomba sur les pavés durs en cliquetant et se perdit dans l'obscurité. Mais sa main n'était pas encore pure. Elle était encore couverte de culpabilité et ne devait pas toucher les objets pieux de Dieu. Il s'était vendu à quelque chose de méchant pour un rouble d'argent, car seule la méchanceté pouvait venir de l'homme trapu au cou de taureau.

Muet, Chaim était assis dans son coin, sans rien faire, sans prêter attention ni à Leibele qui cherchait à s'attirer ses faveurs, ni aux cris qu'il poussait ensuite après la mère, sans répondre non plus à la question du père qui voulait savoir si Rabbi Mendel ne réclamait pas les frais de scolarité qu'il lui devait encore.

Chaim était assis là, attendant que se produise l'action répréhensible du mauvais marchand de bestiaux. Car elle allait se produire, elle allait se produire bientôt. Rien d'autre ne comptait.

Chaim ne s'assied pas non plus à table pour le dîner. On l'appelle en vain. Il n'écoute absolument pas. Les grandes sœurs sont là aussi. Elles ne font pas attention à lui. Que pourraient-elles bien faire avec lui ? Elles ont apporté des sucreries à Leibeles. Leibeles les dévore, bruyamment et gloutonnement. Il n'entend pas les partager avec qui que ce soit. Chaim, quant à lui, est assis et tend l'oreille vers ce qui va inéluctablement arriver. Il attend la nouvelle, et comme le temps n'en finit pas de passer, il se faufile dehors, devant la porte. Une nuit noire sans étoiles enveloppe la ville. C'est à ce moment-là que retentit la cloche de l'église. Deux coups à intervalles rapprochés. C'est elle ! C'est la nouvelle ! Et le cor sonne dans les rues. Une lueur rougeâtre apparaît dans le ciel. Le mouvement vient troubler le calme. Des lanternes apparaissent. Des voix deviennent fortes et crient « Au feu ! Au feu ! »

C'est la nouvelle qu'il attendait ! C'est l'acte dépravé pour lequel il s'est vendu !

Les gens se rassemblent.

« Où est l'incendie ? Où est l'incendie ? »

« Le heder est en feu ! Sauvez-le ! Sauvez le heder ! »

Le heder est en feu ! Il lui semble qu'il savait que le heder allait être en feu. Il ne regarde ni à droite ni à gauche. Il court à travers les ruelles jusqu'au heder. Le ciel est rouge. Les flammes jaillissent, s'allongent, dansent. Il se fraye un chemin à travers la foule. Ce n'est pas difficile. On le voit à peine, il est si petit et si menu.

Il se tient maintenant sur les lieux de l'incendie, dans les premières rangées. Le feu avance depuis les ailes latérales, il ronge déjà le toit du heder. Les livres sacrés sont encore dans les armoires, les talessim et les tefillin reposent encore dans les tiroirs. Mais personne n'ose entrer pour sauver les objets pieux. Le marchand de bestiaux est également présent. Il participe aux travaux de lutte contre l'incendie, transportant seau après seau, criant des ordres. Rabbi Mendel fait les cent pas, vêtu provisoirement d'une longue robe noire sur un sous-vêtement blanc. Il prie à haute voix, crie des mots désemparés, fait des gestes désemparés, supplie, se lamente que la sainte Torah, le précieux Talmud, va périr.

Les flammes étreignent le heder plus violemment. C'est le dernier moment pour sauver les objets pieux. Dans le crépitement, le sifflement et le fracas, Chaim entend résonner les mots sacrés. Ils appellent, ils chantent. . . Sa main est impure. Mais dans les nuages de fumée, elle sera purifiée.

Dans le tumulte, personne ne remarque qu'une ombre fluette se précipite dans le bâtiment en feu. Par l'étroit couloir, Chaim pénètre dans la grande salle qu'il connaît bien. Une lueur rouge vacillante pénètre par les interstices des volets fermés et fait osciller, tels des spectres, les lettres dorées imprimées au dos des reliures sombres des livres du Talmud. Il s'agit avant tout de sauver les objets sacro-saints. Les mains d'enfant pâles et fines de Chaim ouvrent la porte vitrée de l'armoire, repoussent le rideau qui cache la Torah et sortent le lourd rouleau emballé dans son mantelet de soie claire. Il la tient tendrement dans ses bras. Maintenant, Dieu pardonnera.

Maintenant, toute culpabilité est éteinte, toute injustice est effacée. La chaleur pénètre par le plafond. Des nuages de fumée le recouvrent. Il est pris de vertige. Ses sens se troublent. Titubant, il tombe à terre.

Des cercles dorés émergent, oscillent, s'imbriquent les uns dans les autres pour ne plus former qu'un seul grand cercle merveilleux. Il flotte dans une brume argentée et bleutée. C'est lui, l'autre royaume qu'il ressentait derrière les objets du quotidien ! Le divin, où règne la paix, où règne la libération de toute douleur. Il se sent si léger, si insouciant comme jamais auparavant. Il tient le rouleau sacré de Torah comme un bouclier et dans la béatitude de l'ivresse, ses lèvres murmurent :

« Éternel, je suis bon. Je suis comme tu le veux... Comme tu le veux... ».

EXPLICATION

des expressions juives

contenues dans la nouvelle

Kaddish	= prière en commémoration des défunts
Brit	= circoncision
Mohel	= fonctionnaire du culte qui exécute la circoncision
Tsadik	= un homme juste
Kiddouch	= bénédiction sur le vin
Talit	= châle de prière
Tefillin	= phylactères
Heder	= école élémentaire où la religion juive est enseignée
Houmach	= les 5 livres écrits par Moïse, selon la trad. hébraïque.
Bar	= majorité religieuse acquise à l'âge de 13 ans ; et
Mitzvah	cérémonie célébrant ce passage

L'ARBRE ET L'OISEAU (Der Baum und der Vogel)

Conte de Claire Michelson

Le souffle du vent dispersait les graines ailées loin au-dessus de la terre et des eaux.

Les semences tombaient sur des champs fertiles, dans la rivière ou sur la froide pierre. L'une des graines s'égara sur une haute falaise surplombant un insondable précipice.

Le vent avait déjà porté des graines dans ce lieu désolé. Elles s'y étaient perdues. Aucune vie n'était sortie d'elles. Mais cette graine-là prospéra.

De fines racines s'enfoncèrent dans la terre ingrate et en aspirèrent la sève, de verts bourgeons parurent, toute la plante respirait avidement.

Un arbre naissait et défendait passionnément sa vie.

Des tempêtes l'assaillaient de tout côté, ébranlant sa cime et tirillant ses racines. L'arbre ne se rendait pas. C'était une lutte dure et acharnée.

Il ne pouvait lever fièrement la tête vers le ciel comme les autres arbres. Il devait se courber pour ne pas être brisé, et son trône et ses branches devinrent courts et noueux.

Mais plus pénible encore que la lutte avec l'ouragan, pas une abeille ne venait se balancer sur ses feuilles.

L'arbre de la falaise menait une triste existence.

Il advint un jour qu'un oiseau migrateur égaré vola au-dessus du précipice. Il le franchit péniblement, les ailes lourdes de fatigue, et se laissa tomber sur une branche de l'arbre solitaire.

„J'ai perdu ma route,“ dit-il, „quel bonheur d'avoir trouvé un arbre vert sur cette falaise désolée. Je serais mort de désespoir, si je ne t'avais pas aperçu. Ta vue m'a redonné la force de me traîner jusqu'à toi.“

L'oiseau se reposa sur l'arbre et reprit ses forces.

„Reste avec moi, reste avec moi!“ supplia l'arbre. „Je suis si seul.“

„Je ne peux pas,“ répondit l'oiseau. „C'est plus fort que moi. Quelque chose en moi me pousse au départ bien que je ne sache où aller, ayant perdu ma route.

Mais je ne t'oublierai jamais, arbre de l'abîme, et reviendrai vers toi.“

Avant de s'envoler, l'oiseau chanta pour remercier son hôte. C'était un chant merveilleux comme l'arbre n'en avait jamais entendu et que l'écho renvoyait à l'infini.

Puis il s'envola.

L'arbre attendit et attendit, l'oiseau ne revint pas et il n'en vint jamais d'autre.

Mais de plus en plus fort retentit dans l'arbre son chant d'adieu qui vantait le courage de remplir la tâche lourde de l'existence quelle que soit la forme où elle se présente, de participer à la vie même sur une falaise rocailleuse au bord d'un précipice.

Le chant de l'oiseau retentissait en lui, et il ne se sentit plus seul.

The Song Of The Bird

Voskobari 311

Heinz-Gerhard Greve

Andante

0 1 3 4 3 1 1 2 0 1 0 1 0

0 0 2 0 1 2 2 0 2 2 0 2 0

4 2 4 0 1 0 3 4 2 0 2 2 0

2 3 0 2 1 4 0 3 0 2 0 2 0

Vögele der Maggid (eBook)

Eine Geschichte aus dem Leben einer kleinen jüdischen Gemeinde
von Aaron David Bernstein, 1864
+ Vögele der Maggid für klassische Gitarre

Mendel Gibbor (eBook)

von Aaron David Bernstein, 1865
+ Mendel Gibbor für klassische Gitarre

Die vierte Galerie (eBook)

Ein Wiener Roman
von Oskar Rosenfeld, 1910
+ Die vierte Galerie für klassische Gitarre

Tage und Nächte (eBook)

Novellen
von Oskar Rosenfeld, 1920
+ Tage und Nächte für klassische Gitarre

Mendl Ruhig (eBook)

Eine Erzählung aus dem mährischen Ghettoleben
von Oskar Rosenfeld
+ Mendl Ruhig für klassische Gitarre

Vom Cheder zur Werkstätte (eBook)

Eine Erzählung aus dem Leben der Juden in Galizien von F. v. St. G.
Moritz Friedländer, Wien 1885
+ Vom Cheder zur Werkstätte für klassische Gitarre

Gedichte (eBook)

von Ludwig Franz Meyer
+ Ein Gedicht für klassische Gitarre

Polnische Juden (eBook)

Geschichten und Bilder von Leo Herzberg-Fränkell,
1888, dritte vermehrte Auflage
+ Aus der vergangenen Zeit für klassische Gitarre

Eduard Kulke, Ausgewählte Werke (eBook)

+ Musiknoten für das Stück Voskobari 167 für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Frankfurt a. M. (1150-1824) von I. Kracauer, 1. Band (eBook)

+ Noten „Voskobari 139“ für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Frankfurt a. M. (1150-1824) von I. Kracauer, 2. Band (eBook)

+ Noten „Voskobari 140“ für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Nürnberg und Fürth von Hugo Barbeck, 1878 (eBook)

+ Noten „Voskobari 146“ für klassische Gitarre

Für unsere Jugend. Ein Unterhaltungsbuch für israelitische Knaben und Mädchen.

Herausgegeben von E. Gut (eBook)

+ Noten „Voskobari 143“ für klassische Gitarre

Songs from the Ghetto By Morris Rosenfeld (eBook)

„Mein Judentum“ (eBook)

Die hauptsächlichsten unterscheidenden Merkmale des Judentums und des Christentums. Für jung und alt dargestellt von Isaac Herzberg

+ Noten „Voskobari 145“ für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Berlin von Ludwig Geiger, 1871 (eBook)

+ Noten „Voskobari 148“ für klassische Gitarre

Die Juden in Trier von Fritz Haubrich (eBook)

+ Noten „Voskobari 149“ für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Magdeburg von Dr. Moritz Spanier (eBook)

+ Noten „Voskobari 150“ für klassische Gitarre

Bilder aus der Vergangenheit der jüdischen Gemeinde Mainz von Dr. Siegmund Salfeld (eBook)

+ Noten „Voskobari 160“ für klassische Gitarre

11 Bücher von Ida Oppenheim (28.8.1864 – 19.10.1935) (eBook)

+ Noten „Voskobari 151“ für klassische Gitarre

8 Bücher von Isaak Herzberg (18.6.1857 – 6.11.1936) (eBook)

+ Noten „Voskobari 152“ für klassische Gitarre

Geschichte der Juden in Olmütz von Prof. Dr. Berthold Oppenheim (eBook)

+ Noten „Voskobari 153“ für klassische Gitarre

Märchen von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 142“ für klassische Gitarre

Novellen von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 154“ für klassische Gitarre

Jüdisches Kind aus dem Osten von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 136“ für klassische Gitarre

Wölfleins Liebe, Roman aus dem Kinderleben, von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 157“ für klassische Gitarre

Weitere Texte von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 158“ für klassische Gitarre

Sünde wider den Geist von Clara Michelson (eBook and paper book)

+ Noten „Voskobari 148“ für klassische Gitarre

Bilder aus dem Leben jüdischer Sträflinge, von Abraham Guttmann (eBook)

+ Noten „Voskobari 141“ für klassische Gitarre

Dorfjuden. Ernstes und Heiteres von Ostischen Leuten + Ostdeutsches Judentum. Tradition einer Familie, von Heinrich Kurtzig (eBook)

+ Noten „Voskobari 159“ für klassische Gitarre

Das Mädchen von Tanger. Einer wahren Begebenheit nacherzählt, von Dr. W. Herzberg (eBook)

+ Noten „Voskobari 155“ für klassische Gitarre

Wenn das Glück will. Eine Erzählung aus dem Orient von S. D. Weiskopf (eBook)

+ Noten „Voskobari 137“ für klassische Gitarre

Zwei Generationen. Erzählungen + Vom östlichen Judentum. Religiöses, Literarisches, Politisches, von M. J. Bin Gorion (eBook)

+ Noten „Voskobari 164“ für klassische Gitarre

Kinder des Ghetto Band I/II + Tragödien des Ghetto, von Israel Zangwill (eBook)

+ Noten „Voskobari 272“ für klassische Gitarre

Geschichte der badischen Juden seit der Regierung Karl Friedrichs (1738-1909) + Juden Freiburg i. B., von Adolf Lewin (eBook)

+ Noten „Voskobari 279“ für klassische Gitarre

Die Judenmassacres in Kischinew von Berthold Feiwel (eBook)

+ Noten „Voskobari 277“ für klassische Gitarre

Clara Michelson (1881-1942), Zwei Werke in Jiddisch und Deutsch (eBook)

Jüdisches Kind aus dem Osten / (Di Yidishe Neshome) די יידישע נשמה

Der Baum und der Vogel / דער בוים און דער פֿויגל

+ Noten „Voskobari 136“ und „The Song Of The Bird“ für klassische Gitarre

„Der Baum und der Vogel“ von Clara Michelson (1881-1942) auf Deutsch, Englisch, Französisch, Hebräisch, Jiddisch und Russisch (eBook)

+ Noten „The Song Of The Bird“ für klassische Gitarre

Sheet music of Musikverlag Ulrich Greve:

Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, 2nd Edition, 18 Pieces*

eBook

UG 1026

Paper book

UG 1027

Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Second Book, 2nd Edition, 13 Pieces*

eBook

UG 1028

Paper book

UG 1029

Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Third Book, 2 nd Edition, 12 Pieces*	eBook Paper book	UG 1030 UG 1031
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Fourth Book, 2 nd Edition, 12 Pieces*	eBook Paper book	UG 1032 UG 1033
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Fifth Book, 2 nd Edition, 13 Pieces*	eBook Paper book	UG 1034 UG 1035
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Sixth Book, 2 nd Edition, 13 Pieces*	eBook Paper book	UG 1036 UG 1037
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Seventh Book, 13 Pieces*	eBook Paper book	UG 1040 UG 1041
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Eighth Book, 11 Pieces*	eBook Paper book	UG 1042 UG 1043
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Ninth Book, 13 Pieces*	eBook Paper book	UG 1044 UG 1045
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Tenth Book, 12 Pieces*	eBook Paper book	UG 1055 UG 1056
Beautiful Music For 10-string Classical Guitar, Eleventh Book, 26 Pieces*	eBook Paper book	UG 1110 UG 1111
An Old Man / ἀνδρεῖος, 2 pieces for 10-string classical guitar*	eBook	UG 1095
Music for 10-string Classical Guitar inspired by a Retirement Home 40 Pieces*	eBook Paper book	UG 1146 UG 1147
Music for 10-string Classical Guitar inspired by Women 40 Pieces*	eBook Paper book	UG 1154 UG 1155
Old Man Suite (ἀνδρεῖος / An Old Man / Mr Hiller's Hill) dedicated to Andreas Hiller*	eBook Paper book	UG 1158 UG 1159
Beautiful Music For 6-string Classical Guitar, 2 nd edition, 14 Pieces*	eBook Paper book	UG 1024 UG 1025
Beautiful Music For 6-string Classical Guitar, Second Book, 40 Pieces*	eBook Paper book	UG 1092 UG 1093
Classical Guitar Music inspired by a Retirement Home 36 Pieces*	eBook Paper book	UG 1142 UG 1143
Classical Guitar Music inspired by Clouds 40 Pieces*	eBook Paper book	UG 1160 UG 1161
14 Songs By Mordechai Gebirtig, arranged for classical guitar, 3 rd edition	eBook Paper book	UG 1038 UG 1039
Original Pieces For 10-string Guitar, Compilation of books „Beautiful Music For 10-string Classical Guitar“ 1 to 9 + 5 extra pieces + New compositions for 6-string classical guitar + 14 Songs By Mordechai Gebirtig, arranged for classical guitar + One new composition for Renaissance and one for Baroque lute	eBook Paper book	UG 1053 UG 1054

New Original Music For 11-string Alto Guitar, 30 Pieces*	eBook	UG 1049
	Paper book	UG 1050
New Original Music For 11-string Alto Guitar, Second Book, 30 Pieces*	eBook	UG 1062
	Paper book	UG 1063
New Original Music For 11-string Alto Guitar, Third Book, 30 Pieces*	eBook	UG 1089
	Paper book	UG 1090
New Original Music For 13-string Classical Guitar, First Book (baroque tuning in D minor), 30 Pieces*	eBook	UG 1058
	Paper book	UG 1059
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Second Book (baroque tuning in D minor), 30 Pieces*	eBook	UG 1060
	Paper book	UG 1061
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Third Book (regular e tuning), 30 Pieces*	eBook	UG 1064
	Paper book	UG 1065
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Fourth Book (regular e tuning), 30 Pieces*	eBook	UG 1067
	Paper book	UG 1068
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Fifth Book (baroque tuning in D minor), 40 Pieces*	eBook	UG 1069
	Paper book	UG 1070
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Sixth Book (baroque tuning in D minor), 40 Pieces*	eBook	UG 1076
	Paper book	UG 1077
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Seventh Book (baroque tuning in D minor), 40 Pieces*	eBook	UG 1112
	Paper book	UG 1113
New Original Music For 13-string Classical Guitar, Eighth Book (e tuning), 40 Pieces*	eBook	UG 1114
	Paper book	UG 1115
New Beautiful Duets For 6- and 10-string Classical Guitar, First + Second Book 20 Pieces*	eBook	UG 1079
	Paper book	UG 1080
New Beautiful Duets For 6-string Classical and 11-string Alto Guitar, 10 Pieces*	eBook	UG 1083
	Paper book	UG 1084

Noten und Bücher zum kostenlosen Download hier:

<http://ulrich-greve.eu/free/others.html>

* *Composer: Heinz-Gerhard Greve*